

PATRIMOINE

Le palais Correr

Stéphane BARSACQ

8 décembre 2001

(c) Copyright 2001 Le Figaro.

Le Comité français pour la sauve-garde de Venise continue ses actions de mécénat prestigieuses.

Dernière en date, la restauration de l'aile napoléonienne du musée Correr, sur la place Saint-Marc. Une

réussite exemplaire qui réconcilie la cité des doges et le souvenir de l'Empereur. Grâce à un grand

nombre de mécènes passionnés, elle redonne une place d'exception à la France sur l'un des lieux les plus fréquentés au monde.

De Venise, on croit tout connaître : pas une pierre, une église, un tableau qu'on n'ait vu et revu jusqu'à

satiété. Cependant, quelque chose demeure de son miracle, que vérifient tous ceux qui y tombent

amoureux : est-ce la rapidité avec laquelle les rayons enflamment ou illuminent les façades ? Le

chatoiement des couleurs ? L'irisation de l'eau ? La suavité de l'air ? Ou n'est-ce pas plutôt que Venise

est une ville invisible à qui pense la voir, alors qu'il faut la vivre, l'épouser, se laisser enfanter en elle,

bercée par le rythme lent de son soleil sur la lagune ? De Marcel Proust à André Suarès, de Félicien

Marceau à Dominique Rolin, de Paul Morand à Philippe Sollers, chacun a donné une réponse sous

forme d'hymne ou de mot de remerciement. Mais après tout, le bruit et le silence font un accord qui rend

son harmonie à la Sérénissime. Que l'on soit sur le Zattere ou à l'Arsenal, le caprice y a les effets d'un goût souverain : ce ne sont que des tentes soyeuses sur l'onde, des voiles versicolores sur des pontons fleuris. Tout parle d'une mémoire qui enjoint à vivre chaque instant dans sa durée la plus immédiate, son intensité la plus radicale, sa jouissance la plus sensuelle, et, partant, la plus spirituelle. Faites l'expérience : n'importe quel pan de mur rose thé a des rémanences dignes de celles que l'on trouve aux fresques de Tiepolo. Tout tourne à la fête des sens et de l'esprit. Quoi de neuf, par ailleurs, dans l'antique cité des doges ? La Biennale et son cortège de provocations conformistes, aussitôt vues, aussitôt oubliées ; d'un côté, une réalisation qui doit bientôt voir le jour, la transformation des entrepôts de la Douane de mer en un nouveau musée Guggenheim, de l'autre, un projet qui, comme de juste, a été retardé, la restauration avant 2002 de la Fenice, désormais prévue en 2003. Mais encore ? La superbe restauration de l'aile napoléonienne du palais Correr, situé place Saint-Marc. Les maîtres d'ouvrage ? Le Comité français pour la sauvegarde de Venise, composé, entre autres, des académiciens Jean d'Ormesson et Pierre Rosenberg, du galeriste Claude Bernard, du couturier Pierre Cardin, de Marie Brandolini et Albina du Boisrouvray, ainsi que de nombreux mécènes qui préfèrent garder l'anonymat. Des hommes que la fougue et le sérieux de Jérôme Zieseniss, historien émérite de l'Empire, ont séduits depuis qu'il a repris l'entreprise de Gaston Palewski, à l'origine des travaux de l'église de la Salute en 1966. Napoléon voulait ce palais, l'histoire le lui refusa. De quoi démentir les propos de Voltaire dans Candide : « On dit que Venise n'est bonne que pour les

nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent. » Etabli à Venise depuis six ans, la fréquentant depuis l'adolescence, Jérôme Zieseniss a décidé de mener à bien une action de mécénat privé qui replace les Français au coeur de la vie vénitienne et aux yeux du monde entier, uniquement avec des passionnés de la cité des doges indépendamment de leurs moyens financiers. A chacun selon sa liberté, tel pourrait être le mot de ralliement de ces amateurs éclairés. Leur première décision d'importance au seuil du nouveau siècle ? Soutenir un projet de restauration d'un chef-d'oeuvre ignoré, mais de nature incontestée. Autant dire l'impossible, surtout dans une ville où l'administration délivre les autorisations au compte-gouttes. Coup de génie toutefois : avoir frappé directement place Saint-Marc, au centre du « plus beau salon d'Europe », selon la formule de Napoléon. Ce lieu abrite l'ancien palais que l'Empereur fit édifier, de 1808 à 1814, pour y donner bals et réceptions. Un palais que l'histoire lui refusa. Un choix paradoxal, mais chaleureusement soutenu par les autorités vénitiennes et le directeur des musées, le professeur Giandomenico Romanelli, un spécialiste du néoclassicisme. Double paradoxe à la vérité : voilà un lieu vu de tous (9 millions de touristes par an), auquel personne ne songeait ; mais voilà surtout des Vénitiens qui acceptent que des Français honorent la mémoire d'une construction de l'Empereur, « l'Attila de Venise », longtemps honni pour avoir causé, après mille ans de tradition, la fin de la République en 1797. Outre le magnifique témoignage que constitue le palais Correr et en dépit de quelques objets d'art enlevés à la Sérénissime, on sait désormais que la réalité ne fut pas aussi noire

que la légende. Venise avait certes été pour le jeune général un élément de troc dans les négociations avec l'Autriche ; toutefois elle lui apparut par la suite comme l'une des plus belles cités de son empire. Car si Venise a souffert sous Napoléon, c'est seulement en raison du barrage douanier qu'il fit dresser entre les départements français transalpins et le royaume d'Italie, privé de matières premières et donc contraint d'importer des objets manufacturés français. Avec des dons et des engagements de 4 millions de francs, soit environ les deux tiers de la somme correspondante, l'ensemble des travaux du palais Correr concerne les aires suivantes : le porche de San Geminiano, l'escalier d'honneur, le vestibule, la salle des festivités et la salle du trône. Sur place, on trouve ouvriers et stagiaires vénitiens formés à l'Institut européen de l'île San Servolo, dans le bassin de Saint-Marc, tous obstinés à redonner son lustre à la structure de l'édifice, qui se déploie sur 57 mètres et qui relie les vieilles Procuraties aux nouvelles, sur deux étages dotés d'une loggia et d'arcades, divisées chacune en quinze arcs. Pour leur part, la restauration des oeuvres et des fresques d'Odorico Politi et de Giuseppe Borsato, deux maîtres du néoclassicisme, sont jalousement surveillées par le professeur Romanelli « comme s'il s'agissait de tableaux de Boticelli ». Avec ce chantier, le Comité français pour la sauvegarde de Venise réussit le prodige de rivaliser avec celui des Américains, pourtant les plus acharnés au monde à marquer leur présence dans la ville lacustre. Contre vents et acqua alta, le Comité français a même reçu le patronage de l'Unesco. La fin des travaux de l'Ala Napoleonica ? En juin 2002, selon Jérôme Zieseniss qui compte toujours sur la générosité de donateurs. Ceux-là, à l'exemple de mesdames Alain Mérieux et James de Pourtalès ou

des fondations Napoléon et Florence Gould, verront leurs noms gravés sur une plaque commémorative fixée dans le vestibule d'honneur du musée. L'occasion aussi, deux siècles plus tard, de prendre part à l'achèvement de l'un des désirs de Napoléon. Ce même Napoléon dont on note, dans sa bibliothèque à Sainte-Hélène, la présence de l'Histoire du gouvernement de Venise d'Amelot de La Houssaie, l'ouvrage qui l'avait marqué dans sa jeunesse. Ainsi la boucle sera bouclée. Pour tout renseignement sur une participation et sur l'obtention de la carte Venise Privilège qui donne accès à des prix préférentiels dans de nombreux endroits : Comité français pour la sauvegarde de Venise, 34, avenue de New York, 75116 Paris (01.47.23.09.08).